


- **Médias**

## Le jour où « Le Monde » a publié la tribune de Faurisson

Un jour, un article du « Monde » a fait date. Cette série retrace cinq épisodes de l'histoire du quotidien qui furent aussi marquants pour la société. Premier volet : la naissance d'un négationnisme français.

Par Ariane Chemin

Publié le 20 août 2012 à 18h12, modifié le 19 mai 2014 à 11h43

Temps de Lecture 11 min.



**Robert Faurisson, le 27 février 1998. MICHEL GANGNE / AFP**

C'est une lettre jaunie, écrite il y a trente-cinq ans, qui dormait bien rangée dans un des dossiers du service documentation du quotidien, après un dernier déménagement, pour le boulevard Auguste-Blanqui. Tapée à la machine, elle porte encore les plis de l'enveloppe où elle a été glissée, avant d'être adressée au *Monde*, alors installé rue des Italiens, dans le 9e arrondissement de Paris. Son titre ? « Le problème des chambres à gaz ». Le texte est signé à la main d'une écriture courte et régulière : *« R.*

*Faurisson »*, maître de conférences à l'université de Lyon-II. Sa spécialité ? *« Critique de textes et documents »* littéraires.

Ce n'est pas la première fois, en ce mois de juin 1977, que Robert Faurisson écrit au *Monde*. Depuis l'après-guerre, c'est son journal. Il l'a toujours trouvé *« oblique »*, mais ne peut s'en passer. *« J'ai besoin de connaître mes ennemis »*, indique, à 83 ans, l'abonné 000595811006, dans le coquet pavillon qu'il occupe depuis 1957 avec sa femme à Vichy. Faurisson n'a jamais tourné le dos aux institutions. Sa jouissance, c'est de les subvertir, de les prendre d'assaut. Mégalomane, il rêve encore de voir un jour étalées, à la « une » du quotidien du soir, ses thèses délirantes sur l'inexistence des camps d'extermination - comme il aurait rêvé, au fond, d'une chaire à la Sorbonne pour les enseigner.

En cette fin des années 1970, l'écrivain fasciste Maurice Bardèche a depuis longtemps commencé à réécrire l'Histoire, expliquant que **le génocide est une *« invention juive »* pour justifier la création d'Israël**. Un ancien déporté politique, Paul Rassinier, raconte de son côté, depuis quelques années, qu'il n'y pas eu *« tant qu'on le croit »* de chambres à gaz, pas *« tant qu'on le dit »* de juifs exterminés.

Il y a aussi le militant antisémite François Duprat, stratège du FN, qui imposa à Le Pen son slogan *« Un million de chômeurs, c'est un million d'immigrés* en *trop »*, juste avant de mourir dans une voiture piégée, en mars 1978. Mais ils n'ont pas encore dessiné une idéologie constituée, et prêchent dans le désert. L'historien Henry Rousso n'a d'ailleurs pas inventé le mot qui permettra en 1987 de les qualifier : « négationniste ».

*Le Monde,* en revanche, connaît bien Faurisson. Du moins, ses pages littéraires. L'agrégé de lettres s'est fait remarquer une première fois en 1961, en prétendant dévoiler le sens caché du sonnet de Rimbaud *Voyelles*. Réponse du grand linguiste René Etiemble en personne, le 3 février 1962 : *« M. Faurisson a-t-il lu Rimbaud ? »* L'agrégé de lettres y est traité de *« polisson »*, sa démonstration de *« comédie »*, mais la querelle reste de salon.

Dix ans plus tard, Jacqueline Piatier, petite femme énergique et audacieuse, ardent défenseur du Nouveau Roman à la tête des « Livres », consacre son feuilleton à ce professeur *« pétaradant »* qui soutient que *Les Chants de Maldoror*, de Lautréamont, ne sont qu'une farce, un texte *« bouffon »*, sans visée poétique. Amusantes batailles de gens de lettres, que Faurisson tente de prolonger à grands coups de droits de réponse, avant que la rédaction en chef ne siffle la fin de la récréation. Personne ne semble savoir, en cette rentrée scolaire 1978, que l'un des cours dudit professeur, inscrit tel quel dans les programmes de la faculté de Lyon, s'intitule : « Le journal d'Anne Frank est-il authentique ? »

Robert Faurisson connaît chaque signature du *Monde*, guette chaque promotion ou chaque disparition dans l'ours du journal. Il est venu, au début des années 1950, trouver Hubert Beuve-Méry, à l'issue d'une conférence en Isère, pour lui expliquer que, vraiment, ses colonnes donnaient trop de place aux communistes. Il n'hésite pas à se déplacer jusqu'à la rue des Italiens, se pointe à l'accueil, monte les vieux escaliers, demande le *« rédacteur en chef, Bernard Lauzanne »*, ou un autre.

Et puis, évidemment, il abreuve le quotidien de courriers postés de Vichy. Des lettres tapées à la machine, avec son adresse et son numéro de téléphone, souvent précédées d'un *« à publier »* autoritaire. Sans succès. Les tribunes où il argue que *« plus aucun institut historique ne persiste à dire qu'il a existé une seule chambre à gaz dans tout l'ancien Reich »* atterrissent à la poubelle ou, au mieux, dans les archives de la « doc », comme la lettre jaunie de juin 1977. *« En quatre ans, il a écrit 29 fois au Monde au sujet des chambres à gaz »*, recensera en 1980 l'historienne Nadine Fresco dans un article fondateur des *Temps modernes,* « Les redresseurs de morts ».

Mais voilà qu'en quelques semaines, fin 1978, l'actualité offre à Faurisson deux occasions de sortir de la marginalité. D'abord, les **15 pages d'interview offertes le 28 octobre 1978 à Louis Darquier de**

**Pellepoix par *L'Express*.** L'hebdomadaire a retrouvé en Espagne ce vieillard grabataire qui fut **l'un des organisateurs de la rafle du Vel'd'Hiv'. L'ancien commissaire aux questions juives du maréchal Pétain y déclare : *« A Auschwitz, on n'a gazé que les poux. »*** Une polémique nationale mobilise aussitôt politiques, journalistes et intellectuels. Raymond Aron, qui découvre après coup que le journal auquel il donne ses éditoriaux a ouvert ses colonnes à l'ancien « collabo », écrira au sujet de ce scoop : *« Par instinct et par émotion, je fus contre. »* ***Le Matin de Paris*** se pose moins de questions, et, **le 16 novembre, titre ainsi son « événement » : *« Les chambres à gaz : ça n'existe pas »***. Mais, cette fois, c'est Faurisson qui s'exprime. L'universitaire se félicite que Darquier ait contribué à dénoncer des *« mensonges »*.




**Les locaux du *Monde*, à Paris, dans les années 1970. AFP**

La direction de Lyon-II n'apprécie pas, et décide de suspendre quelques semaines son enseignement. Quatre jours plus tard, alors qu'il se rend pourtant à la fac, le professeur essuie insultes (*« nazi ! »*) et coups de poing, confie-t-il alors au *Monde*, qui rend compte de l' *« agression »*. L'article est suivi d'un long « six-crochets » (comme le jargon de la presse appelle ces parenthèses où le journaliste

commente ou émet un avis), signé Bruno Frappat, responsable du département « Education, jeunesse et société ». *« L'énormité des thèses défendues par M. Faurisson (...) justifie-t-elle l'attitude de ceux qui l'ont molesté ?, questionne le futur directeur de la rédaction du quotidien du soir. Ce n'est pas en organisant (...) une sorte de chasse aux sorcières qu'on convaincra M. Faurisson de l'inanité de son propos. L'homme que nous avons eu au téléphone nous a paru abattu, moralement atteint. »*

C'est qu'à l'époque, hormis ses provocations littéraires, on ignore tout de ce quinquagénaire fluet, à costume soigné et fines lunettes. On ne sait pas, comme l'a montré Valérie Igounet dans son *Portrait d'un négationniste,* paru cette année chez Denoël (450 p., 27,50 €), que ce nostalgique de Pétain - et non issu de la gauche, comme il le prétend -, est un menteur professionnel et a déjà eu maille à partir avec l'éducation nationale et la justice. Au *Monde,* il explique, en 1978, n'avoir pas été averti à temps qu'il était *« provisoirement »* interdit de cours. L'historienne raconte qu'une lettre recommandée lui a été adressée trois jours plus tôt. A-t-il cherché l'incident en se rendant à Lyon-II, malgré sa suspension ? *« C'est un provocateur né, et, on le sait aujourd'hui, il adore se victimiser »,* fait observer Valérie Igounet.

*« Au journal, le grand débat, c'était la liberté d'expression,* se souvient aujourd'hui Bruno Frappat. *Dans l'après-Mai 68, l'ouverture d'esprit et l'humanisme étaient nos guides. »* Et notamment, à la rédaction en chef, celui de Jean Planchais. L'homme au nœud papillon est un catholique de gauche, vibrionnant et cultivé, entré au *Monde* juste après la guerre, quand les titres de Résistance - il était sergent-chef et FFI (Forces françaises de l'intérieur) - valaient tous les diplômes de journalisme. Alors que le vent libertaire de Mai 68 souffle encore, gonflant les ventes jusqu'à 800 000 exemplaires, Planchais veille sur la liberté d'expression de profs d'université débarrassés de la chape de plomb gaulliste.

C'est une nouvelle fois Pierre Viansson-Ponté, l'augure de Mai 68, celui qui dans une chronique mythique, « La France s'ennuie » avait flairé les barricades avec trois mois d'avance, qui renifle les miasmes du malaise mémoriel qui s'annonce. Cet ancien résistant, légèrement voûté des suites d'une blessure en 1940, est un pilier du quotidien d'Hubert Beuve-Méry. Il ne peut imaginer le monstre idéologique qui va naître, mais décèle, avec le cinquième sens qui est le sien, comme une mauvaise odeur de *« mensonge ».*

« Le mensonge », c'est ce 17 juillet 1977, le titre de sa chronique hebdomadaire. Le journaliste a en effet reçu par courrier un **fascicule d'un universitaire anglais intitulé : *« Six millions de morts le sont-ils réellement ? »*** et l'a feuilleté attentivement. *« Tout cela paraît si stupide, si fantastique, si monstrueux de bêtise autant que d'ignominie,* écrit Viansson, *qu'on est tenté de jeter cette soi-disant brochure (...) et de n'y plus penser. Eh bien ! On aurait tort ! »*

Si *« des pères de famille qui n'étaient pas nés »* en 1945 sont interrogés par leurs enfants sur ce genre d'écrits, sauront-ils *« rétablir immédiatement les faits »,* s'inquiète-t-il ? La question n'échappe pas à la vigilance du lecteur Faurisson. D'autant qu'avec l'affaire Darquier, le tabassage à la fac, sa plainte au commissariat, *Le Monde* n'a jamais autant parlé de lui.

Car en procédurier tatillon, cet universitaire obsessionnel et hypermnésique a trouvé la faille. Il connaît tous les articles de la loi du 29 juillet 1881, toutes les astuces du droit de la presse. Dès que son nom est cité, ou presque, il charge l'un de ses avocats d'exiger l'insertion de ses remarques, mégote sur les coupes dont ses courriers sont l'objet, surveille leurs délais de parution et tente à chaque fois, au passage, d'exposer ses thèses.

A Vichy, en ce mois d'août 2012, il prévient qu'il n'hésitera pas à user du droit de réponse. Le 16 décembre 1978, dans un de ses courriers publié par le quotidien, le professeur demande une nouvelle fois : pourquoi lui, que *Le Monde* considérait naguère comme un *« très brillant professeur »,* un

*« chercheur très original »,* n'aurait-il pas le droit d'exposer enfin ses thèses ? Faurisson estime venu *« le moment »* de lancer le débat : *« Les temps sont mûrs. »*

Et **c'est ainsi que, de guerre lasse, le 29 décembre 1978, Jean Planchais fait publier dans *Le Monde*, rubrique Société, la fameuse tribune de Faurisson : « Le problème des chambres à gaz ou la rumeur d'Auschwitz »**. C'est la version améliorée, si l'on peut dire, de la lettre jaunie envoyée en vain, un an plus tôt, rue des Italiens et à d'autres titres parisiens : *« Il m'arrive de rédiger 30 à 40 moutures du même article »,* précise le graphomane. On y retrouve la même phrase, ou presque : l' *« inexistence »* des chambres à gaz est une *« bonne nouvelle pour la pauvre humanité ».*

Son fatras pseudo-scientifique est coiffé de quelques lignes de la rédaction, aussi résignées que maladroites : *« M. Robert Faurisson a, dans une certaine mesure, réussi. Nul n'ignore plus, à l'en croire, qu'il n'y a jamais eu de chambres à gaz dans les camps de concentration. (...) Aussi aberrante que puisse paraître [cette] thèse, elle a jeté quelque trouble, dans les jeunes générations notamment, peu disposées à accepter sans inventaire les idées acquises. Pour plusieurs de nos lecteurs, il était indispensable de juger sur pièces. »*

Etrange prophétie auto-réalisatrice. Drôle de justification d'un journal qui semble déplorer le surgissement médiatique d'un homme qu'il met lui-même, ce jour-là, sous les feux de la rampe. Publié presque par effraction, entre Noël et le Nouvel An, le jour où la mort du président algérien Boumediène occupe l'actualité, le texte ne provoque pas de polémique immédiate ni de scandale apparent.

Pour démonter les thèses du falsificateur, *Le Monde* ouvre ses colonnes à deux des rares spécialistes de la Shoah en France : Olga Wormser-Migot et Georges Wellers, aujourd'hui décédés. Hélas ! Face aux sophismes d'un dialecticien retors, le texte de la première semble bien dense, et la démonstration du second un peu hâtive. Et que penser de cette manière de donner la parole, le même jour et dans la même page, à l'un et aux autres ?

On peut comprendre qu'ouvrant leur journal, en cet hiver 1978, plusieurs lecteurs s'étranglent. Et notamment quelques grandes consciences, comme Pierre Vidal-Naquet. Si l'impact immédiat du texte publié est faible, l'historien devine que sa portée symbolique sera considérable. *« Imagine-t-on un astrophysicien qui dialoguerait avec un "chercheur" qui affirmerait que la Lune est faite de fromage de Roquefort ? »,* écrira-t-il en 1987 dans *Les Assassins de la mémoire* (La Découverte). « *Du jour où Robert Faurisson (...) a pu s'exprimer dans* Le Monde, *quitte à s'y voir immédiatement réfuté, la question cessait d'être marginale pour devenir centrale »,* ajoutera-t-il.

Le négationnisme entre dans un nouvel âge. Comble de maladresse, le surtitre donné par le journal à cet étrange feuilleton : « Le débat sur les "chambres à gaz" ». Même les guillemets semblent empruntés à la phraséologie révisionniste et ne sont pas à la bonne place.

*« Si* Le Monde *semble perdu, c'est aussi parce que, à la fin des années 1970, il n'y a pas encore de travaux de référence et de spécialistes faisant autorité »,* rappelle Laurent Joly, qui a travaillé sur « l'affaire » Darquier de Pellepoix. *« D'où, sans doute, la forme d'angoisse et d'impuissance que manifeste Viansson-Ponté dans sa chronique »,* explique ce jeune spécialiste de Vichy et de l'antisémitisme.

**En France, en 1978, la recherche sur la Shoah reste pour l'essentiel cantonnée au Centre de documentation juive contemporaine**, et le premier colloque universitaire sur « la France et la question juive sous l'Occupation » ne se tient qu'en mars 1979 ; il faut attendre les années 1980 pour voir paraître le fameux *Vichy et les juifs,* de Michael Marrus et Robert Paxton, et le *Vichy-Auschwitz* de Serge Klarsfeld, ainsi que la traduction en français du grand œuvre de Raul Hilberg, *La Destruction des juifs d'Europe.*

Dans les nombreux livres consacrés au *Monde,* cette bourde monumentale n'a pas laissé de traces : enfouie, refoulée. Comme si ces résistants valeureux, ces hommes de la gauche chrétienne, trop honnêtes et parfois maladroits, ne s'en remettaient pas de s'être fait piéger par ce lecteur monomaniaque. *« N'oublions pas que Faurisson était un universitaire, faisait profession d'apolitisme et avançait masqué »,* rappelle Valérie Igounet. *« Il faut se souvenir que nous parlons d'avant 1990, d'un temps où la loi Gayssot n'existait pas »,* note Laurent Joly.

Depuis, les historiens, par leurs recherches et leur analyse des archives, ont réduit à néant les fantasmagories de Faurisson et de son fan-club antisémite. Dans son dossier de la « doc », ce *« faussaire de l'Histoire »,* comme l'a appelé Robert Badinter, n'est plus qu'un protagoniste de la rubrique Justice, un bouffon qui se produit sur les estrades avec Dieudonné, ou l'invité de marque du président Ahmadinejad à Téhéran. Plus jamais un « professeur ».

Ariane Chemin

# Liberté Vérité Justice

## Humain souverain







## Tarot Énergie



